

Petrarca in Francia, da Du Bellay a Yves Bonnefoy (Dottorato di Italianistica, 27 febbraio 2015)

Ces cheveux d'or sont les liens, Madame,/Dont fut premier ma liberté surprise/Amour la flamme autour du coeur éprise./Ces yeux le trait qui me transperce l'âme.//Forts sont les noeuds, âpre et vive la flamme,/Le coup de main à tirer bien apprise./Et toutefois j'aime, j'adore et prise/Ce qui m'étreint, qui me brûle et entame.//Pour briser donc, pour éteindre et guérir/Ce dur lien, cette ardeur, cette plaie,/Je ne quiers fer, liqueur, ni médecine://L'heur et plaisir que ce m'est de périr/De telle main ne permet que j'essaie/Glaive tranchant, ni froideur, ni racine. (Du Bellay, *L'Olive*, 1549)

J'ai oublié l'art de pétrarquiser,/Je veux d'amour franchement deviser,/Sans vous flatter et sans me déguiser:/Ceux qui font tant de plaintes/N'ont pas le quart d'une vraie amitié./Et n'ont pas tant de peine la moitié/Comme leurs yeux, pour vous faire pitié/Jettent de larmes feintes. (Du Bellay, "Contre les pétrarquistes", *Divers jeux rustiques*, 1558)

Abbé de Sade, *Mémoires pour la vie de François Pétrarque, tirés de ses œuvres et des auteurs contemporains avec les notes ou dissertations et les pièces justificatives* (3 voll.), Avignon, 1764-1767.

Abbé Costaing de Pusignan, *La Muse de Pétrarque dans les collines de Vaucluse ou Laure des Baux, sa solitude et son tombeau dans le vallon de Galas*, Paris-Avignon, 1819.

Stéphanie-Félicité, comtesse de Genlis, *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819.

H. Olivier-Vitalis, *L'illustre châtelaine des environs de Vaucluse. Dissertation et examen critique des diverses opinions des écrivains qui se sont occupés de cette belle Laure, que le divin poète toscan a immortalisée, et dont lui seul nous a fourni quelques données pour son intéressante biographie*, Paris, 1842.

Vous remplissez, Monsieur, le devoir d'un bon parent de Laure et je vous crois allié de Pétrarque, non seulement par le goût et les grâces mais parce que je ne crois point du tout que Pétrarque ait été assez sot pour aimer vingt ans une ingrate (Voltaire, lettre du 12 février 1764 à M. le comte de Sade)

Toute ma consolation ici est Pétrarque. Je le lis avec un plaisir, une avidité qui ne peut se comparer à rien. Mais j'en fais comme Mme de Sévigné des lettres de sa fille : je le lis doucement, de peur de l'avoir lu. Comme cet ouvrage est bien fait !... Laure me tourne la tête ; j'en suis comme un enfant ; je la lis tout le jour, et la nuit j'en songe. Écoute un rêve que j'ai fait d'elle hier, pendant que tout l'univers était à s'amuser. — Il était environ minuit. Je venais de m'endormir, ses mémoires à la main. Tout d'un coup, elle m'a apparu... Je la voyais ! L'horreur du tombeau n'avait point altéré l'éclat de ses charmes, et ses yeux avaient encore autant de feux que quand Pétrarque les célébrait. Un crêpe noir l'enveloppait en entier, et ses beaux cheveux blonds flottaient négligemment dessus. Il semblait que l'amour, pour la rendre encore belle, voulût adoucir tout l'appareil lugubre dans lequel elle s'offrait à mes yeux. « Pourquoi gémis-tu sur la terre ? m'a-t-elle dit. Viens te joindre à moi. Plus de maux, plus de chagrins, plus de troubles, dans l'espace immense que j'habite. Aie le courage de m'y suivre. » À ces mots, je me suis prosterné à ses pieds, je lui ai dit : « O ma Mère!... » Et les sanglots ont étouffé ma voix. Elle m'a tendu une main que j'ai couverte de mes pleurs ; elle en versait aussi. « Je me plaisais, a-t-elle ajouté, à porter mes regards dans l'avenir, lorsque j'habitais ce monde que tu détestes ; je multipliais ma postérité jusqu'à toi et ne te voyais pas si malheureux. » Alors, absorbé par mon désespoir et ma tendresse, j'ai jeté mes bras autour de son col pour la retenir, ou pour la suivre, et pour l'arroser de mes larmes, mais le fantôme a disparu. Il n'est resté que ma douleur. (Sade, *Lettres et mélanges littéraires écrits à Vincennes et à la Bastille : avec des lettres de madame de Sade, de Marie-Dorothée de Rousset et de diverses personnes*. Recueil inédit publié sur les manuscrits autographés de l' Arsenal par Georges Daumas et Gilbert Lely, Lyon, Editions Borderie, 1980, p. 42-43).

Tu rêves, je le sais, le laurier des poètes;/Mais Pétrarque et le Dante ont-ils toujours revé/En ces temps où luisait, dans leurs nuits inquiètes,/Des partis le glaive levé? (Sainte-Beuve, *Songe charmant*, Joseph Delorme, 1829).

J'irai à Rome à pied pour un sonnet de lui/Un sonnet comme ceux qu'en son fervent ennui/Pétrarque consacrait à l'autel de sa sainte (Sainte-Beuve, *Pensée d'août, Poésies diverses*, 1840).

Quand d'une aube d'amour mon âme se colore, /Quand je sens ma pensée, ô chaste amant de Laure, /Loin du souffle glacé d'un vulgaire moqueur,/Eclaire feuille à feuille au plus profond du cœur,/ Je prends ton livre saint qu'un feu céleste embrase, /Où si souvent murmure à côté de l'extase /La résignation au sourire fatal, /Ton beau livre, où l'on voit, comme un flot de cristal /Qui sur un sable d'or coule à sa fantaisie, /Tant d'amour ruisseler sur tant de poésie ! /Je viens à ta fontaine, ô maître ! et je relis/Tes vers mystérieux par la grâce amollis, /Doux trésor, fleur d'amour qui, dans les bois recluse, /Laisse après cinq cents ans son odeur à Vaucluse ! /Et tandis que je lis, rêvant, presque priant,/ Celui qui me verrait me verrait souriant, /Car, loin des bruits du monde et des sombres orgies,/ Tes pudiques chansons, tes nobles élégies, /Vierges au doux profil, sœurs au regard d'azur, /Passent devant mes yeux, portant sur leur front pur,/ Dans les sonnets sculptés, comme dans des amphores,/Ton beau style, étoilé de fraîches métaphores ! (Victor Hugo, *Écrit sur la première page d'un Pétrarque, Les chants du crépuscule*, 1836)

Il faisait nuit dans moi, nuit sans lune, nuit sombre;/Je marchais en aveugle et tâtant le chemin,/Les deux bras en avant, le long des murs, dans l'ombre.//Mon conducteur céleste avait quitté ma main,/J'avais beau me tourner vers l'étoile polaire,/Un nuage éteignait ses prunelles d'or fin.//La bella, la diva, celle qui m'a su plaire,/La noble dame à qui j'ai donné mon amour,/Hélas ! m'avait ôté son appui tutélaire.//Béatrix, dans les cieux, avait fui sans retour,/Et moi, resté tout seul au seuil du purgatoire,/Je ne pouvais voler aux lieux d'où vient le jour//. Beau cygne italien, roi des amours fidèles,/Poète aux rimes d'or, dont le chant triste et doux/Semble un roucoulement de blanches tourterelles//.[...] Je te reconnais bien ; oui, c'est bien toi, poète,/Le camail écarlate encadre ton front pur/Et marque austèrement l'ovale de ta tête//. Tes yeux semblent chercher dans le fluide azur,/Les yeux clairs et luisants de ta maîtresse blonde,/Pour en faire un soleil qui rende l'autre obscur//. Car tu n'as qu'une idée et qu'un amour au monde ;/Tout l'univers pour toi pivote sur un nom/Et le reste n'est rien que boue et fange immonde//. Sous le laurier mystique et le divin rayon,/Tu t'avances traîné par l'éclatant quadrigé,/Entre la rêverie et l'inspiration//.[...] Euterpe, Polymnie, un sein nu, l'œil en feu,/C'est Clio belle et simple en son manteau sévère ;/Tout le sacré troupeau qui te suit comme un dieu//.[...] Rien n'y manque... Seigneurs blasonnés et superbes,/Prêtres, marchands, soldats, professeurs, écoliers,/Les vieillards tout chenus, et les pages imberbes// [...] Sur le devant du char les filles les mieux faites,/Les plus charmantes fleurs du jardin de beauté,/Font de leurs doigts de lis pleuvoir les violettes//. Tu viens du Capitole où César est monté ;/Cependant tu n'as pas, ô bon François Pétrarque,/Mis pour ceinture au monde un fleuve ensanglanté//. Tu n'as pas, de tes dents, pour y laisser ta marque,/Comme un enfant mauvais, mordu ta ville au sein./Tu n'as jamais flatté, ni peuple ni monarque//. Jamais on ne te vit, en guise de tocsin,/Sur l'Italie en feu faire hurler tes rimes,/Ton rôle fut toujours pacifique et serein//. Sur l'autel idéal, entretenez la flamme,/Guidez le peuple au bien par le chemin du beau,/Par l'admiration et l'amour de la femme; [...]//Que votre poésie, aux vers calmes et frais,/Soit pour les cœurs souffrants, comme ces cours d'eau vive/Où vont boire les cerfs, dans l'ombre des forêts.[...]//Puis, comme un beau symbole, un grand peintre vanté/Vous représentera dans une immense toile,/Sur un char triomphal par un peuple escorté//. Et vous aurez au front la couronne et l'étoile ! (Th. Gautier, *Le Triomphe de Pétrarque, La comédie de la Mort*, 1838)

Les figures des saints et des anges se profilent en rose sur les voûtes peintes d'un bleu tendre, avec des airs d'allégorie païenne qui font songer aux sentimentalités de Pétrarque et au mysticisme fabuleux de Francesco Colonna. (Nerval, *Sylvie, Les filles du feu*, 1854).

Quelle folie, me disais-je, d'aimer ainsi d'un amour platonique une femme qui ne vous aime plus. Ceci est la faute de mes lectures; j'ai pris au sérieux les inventions des poètes, et je me suis fait une Laure ou une Béatrix d'une personne ordinaire de notre siècle... (Nerval, *Aurélia*, 1855).

Il en est qui jamais n'ont connu leur Idole./Et ces sculpteurs damnés et marqués d'un affront,/Qui vont se martelant la poitrine et le front,/N'ont qu'un espoir, étrange et sombre Capitole !/C'est que la Mort, planant comme un soleil nouveau,/Fera s'épanouir les fleurs de leur cerveau ! (Baudelaire, *La mort des artistes, Les Fleurs du mal*, 1861).

Souvent la vision du Poète me frappe:/Ange à cuirasse fauve, il a pour volupté/L'éclair du glaive, ou, blanc songeur, il a la chape./ La mitre byzantine et le bâton sculpté.//Dante, au laurier amer, dans un linceul se drape./ Un linceul fait de nuit et de sérénité:[...]Mais j'aime peu voir, Muse, ô reine des poèmes,/ Dont la toison nimbée a l'air d'un ostensor, / Un poète qui polke avec un habit noir. (Mallarmé, *Contre un poète parisien, Poésies*, 1862).

A la fenêtre recélant/Le santal vieux qui se dédore/De sa viole étincelant/Jadis avec flûte ou mandore, //Est la Sainte pâle, étalant/Le livre vieux qui se déplie/Du Magnificat ruisselant/Jadis selon vèpre et complie://A ce vitrage d'ostensor/Que frôle une harpe par l'Ange/Formée avec son vol du soir/Pour la délicate phalange//Du doigt, que, sans le vieux santal/Ni le vieux livre, elle balance/Sur le plumage instrumental,/Musicienne du silence (Mallarmé, *Sainte*, 1864)

je n'ai créé mon Œuvre que par élimination, et toute vérité acquise ne naissait que de la perte d'une impression qui, ayant étincelé, s'était consumée et me permettait, grâce à ses ténèbres dégagées, d'avancer plus profondément dans la sensation des Ténèbres Absolues. La Destruction fut ma Béatrice (Mallarmé, lettre à Lefébure du 17 mai 1867)

Une Sainte en son auréole,/Une Châtelaine en sa tour,/Tout ce que contient la parole/Humaine de grâce et d'amour; //La note d'or que fait entendre/Un cor dans le lointain des bois,/Mariée à la fierté tendre/Des nobles Dames d'autrefois //Avec cela le charme insigne/D'un frais sourire triomphant/Éclos dans des candeurs de cygne/Et des rougeurs de femme-enfant; //Des aspects nacrés, blancs et roses,/Un doux accord patricien./Je vois, j'entends toutes ces choses/Dans son nom Carlovingien (Verlaine, *Une Sainte en son auréole, La bonne chanson*, 1869-70)

Chose italienne où Shakspeare a passé/Mais que Ronsard fit superbement française,/Fine basilique au large diocèse,/Saint-Pierre-des-Vers, immense et condensé, //Elle, ta marraine, et Lui qui t'a pensé,/Dogme entier toujours debout sous l'exégèse/[...] /Sonnet, force acquise et trésor amassé, //Ceux-là sont très bons et toujours vénérables,/Ayant procuré leur luxe aux misérables/ Et l'or fou qui sied aux pauvres glorieux [...] (Verlaine, *A la louange de Laure et de Pétrarque, Jadis et naguère*, 1884).

Solitaire et pensif j'irai sur les chemins,/Sous le ciel sans chaleur que la joie abandonne/Et, le coeur plein d'amour, je prendrai dans mes mains/Au pied des peupliers les feuilles de l'automne. //J'écouterai la brise et les cris des oiseaux/Qui volent par les champs où déjà la nuit tombe/Dans la morne prairie, au bord des tristes eaux,/Longtemps je veux songer à la vie, à la tombe. [...]/Alors, las de marcher, sur quelque borne assis,/Tranquille, je romprai le pain de l'amertume (Jean Moréas, *Stances*, 1893)

[...] la poésie, c'est précisément de se dégager de l'enchevêtrement de significations et de références qui retiennent le désir de l'immédiat et de l'Un dans les réseaux des concepts [...] [je] prendrai donc au sérieux mes impressions immédiates, [...] le passage entre la représentation conceptuelle et l'expérience de la présence. [...] la poésie est pour nous la recherche qui prend de court [les] montages. Elle est rupture, dislocation, désignation au-delà seulement des significations déconstruites [...] désignation de l'être dans ce qui est. [...] Et ce travail [...] doit être de préserver le poétique dans le poème [...] la poésie étant par essence la transgression des structures qui ossifient le langage. [...] Se permettre [...] de porter la traduction d'un mot ou d'un vers un peu plus en avant que lui dans l'explicitation du désir [...] forme frayant la voie, projet qui désencombre. [...] Quel bel instrument, le sonnet, pour mettre en question l'ordre social! [...] ce non-dit presque dit, assurant à l'oeuvre d'accéder aujourd'hui à au moins une part de ce qu'elle aurait voulu dire: à un peu plus de sa vérité. (Y. Bonnefoy, *Le 'Canzoniere' en sa traduction*, postface à *Dix-neuf sonnets de Pétrarque*, "Conférence", n. 20, 2005).

Tant mieux si certains poètes se prêtent plus que d'autres à la traduction en français, langue si rebelle! [...] Et voici Pétrarque qui est certainement de ceux-là. Ecrivain le *Canzoniere* en italien mais l'ayant vécu dans des situations françaises. Et médiéval mais déjà tellement moderne! Il passe de la métaphore codée [...] à la métaphore libre. [...] Pétrarque tente de s'approcher de nous, dans ces sonnets qui, lus et recommencés un peu partout en Europe, hâtèrent d'ailleurs si bien le renouveau qu'il fallait (Y. Bonnefoy, "Prière d'insérer", in: Pétrarque, *Je vois sans yeux et sans bouche je crie. Vingt-quatre sonnets traduits par Yves Bonnefoy*, Paris, Galilée, 2012).